

# 1

## Rentre à la maison

Chez moi en Écosse, on a un vieil adage qui dit : « *Whit's fur ye will not go past ye.* » On pourrait traduire cela par : si quelque chose t'est destiné, tu n'y échapperas pas. Certaines choses sont vouées à se produire ; ce qui doit arriver arrivera ; c'est le destin.

Depuis le premier jour, j'ai eu la sensation que c'était ce qui nous avait réunis, Nala et moi. Le fait que nos chemins se soient croisés au milieu de nulle part, qu'elle ait débarqué dans ma vie au moment où j'en avais le plus besoin, ne pouvait pas être une coïncidence. C'était comme si quelqu'un me l'avait envoyée pour me remettre sur les rails, me donner un objectif et une direction. Je ne le saurai jamais évidemment, mais j'aime à penser que moi aussi, de mon côté, je lui ai apporté ce qu'elle recherchait. Et plus j'y réfléchis, plus j'en suis convaincu. Pour elle comme pour moi, notre amitié était vouée à exister. Nous étions destinés à avancer et à voir le monde ensemble.

En septembre 2018, trois mois avant notre rencontre, j'avais quitté ma ville de Dunbar sur la côte est de l'Écosse pour entreprendre un tour du monde à vélo. Je venais de fêter mes trente ans et je voulais échapper à ma routine, fuir mon petit coin de monde et réaliser quelque chose de remarquable. Franchement, jusque-là rien ne s'était passé comme prévu. J'avais réussi à traverser l'Europe du Nord, mais mon périple avait été ralenti par une série de détours et de distractions, de déboires et de faux départs dont j'étais seul responsable. À l'origine, je comptais accomplir mon exploit avec mon copain Ricky, seulement il avait rebroussé chemin et était rentré en Écosse. Mais en fin de compte, son départ m'avait été bénéfique : nous n'avions pas une très bonne influence l'un sur l'autre.

On entamait le mois de décembre et je traversais le sud de la Bosnie en direction du Monténégro, avant l'Albanie puis la Grèce. Mon voyage commençait enfin à prendre forme. J'étais prêt à vivre l'expérience tant attendue. À long terme, je rêvais de visiter l'Anatolie, puis de suivre l'ancienne route de la soie jusqu'en Asie du Sud-Est, et de là, descendre jusqu'en Australie puis franchir le Pacifique et remonter par l'Amérique du Sud et centrale jusqu'en Amérique du Nord. Je m'imaginai déjà pédalant dans les rizières du Vietnam, sillonnant les déserts de Californie, franchissant les cols montagneux de l'Oural et longeant les plages brésiliennes. Le monde entier m'ouvrait ses portes. Mon périple prendrait le temps qu'il faudrait, je ne m'étais fixé aucun calendrier. C'était inutile : je n'avais plus de comptes à rendre à personne.

Ce matin-là, dans un petit village près de Trebinje, j'avais replié ma tente vers sept heures et demie, juste au lever du jour. Hormis quelques chiens qui aboyaient et le camion des éboueurs, les rues pavées et luisantes étaient quasi désertes.

Bien réveillé par les cahots de la chaussée et le brinquebatement de mes sacoches, je m'étais lancé sur la route qui grimpeait vers les montagnes et la frontière avec le Monténégro. La météo annonçait des averses de neige et de grésil pour les deux jours à venir, mais le ciel semblait dégagé et les températures étaient douces. J'avançais bientôt à bonne allure. Après ces dernières semaines frustrantes, c'était bon de pouvoir me remettre en selle et pédaler à mon rythme.

J'avais passé la plupart de la semaine avec la jambe dans le plâtre, après m'être blessé en sautant à l'élastique du haut du Stari Most, un célèbre pont situé à Mostar, une ville de Bosnie que j'avais laissée une centaine de kilomètres derrière moi. Ça n'avait pas été malin de ma part. Les gens du coin m'avaient déconseillé de sauter en hiver, quand la rivière est profonde. Mais depuis tout petit, je n'ai jamais raté l'occasion de me faire remarquer : clown un jour, clown toujours. Cette fois, j'avais fait l'erreur d'écouter le guide qui m'avait suggéré d'employer une technique de saut différente de celle que j'utilisais en Écosse. J'avais donc plongé vers l'eau glacée avec les jambes légèrement pliées. En remontant sur la rive, j'avais tout de suite senti que quelque chose clochait. Le médecin m'avait diagnostiqué un déchirement du ligament croisé antérieur du

genou droit et prescrit de porter un plâtre durant trois semaines. Mais j'étais bien trop impatient pour m'attarder à Mostar. J'avais fait retirer le plâtre au bout d'une semaine et repris la route deux jours avant mon rendez-vous à l'hôpital.

Ce matin-là, alors que j'entamais ma longue et lente ascension face au soleil levant, mon souci principal était de ménager ma blessure. Tant que je ne tournais pas le genou sur le côté, il ne me faisait pas mal. Je prenais donc soin de pédaler en gardant la jambe bien dans l'axe. J'avais trouvé mon rythme, tout semblait bien se passer et j'étais confiant ; j'ambitionnais de parcourir au moins quatre-vingts kilomètres.

En milieu de matinée, je me trouvais en pleine montagne dans la pointe sud de la Bosnie ; j'avais la sensation d'être loin de la civilisation. La dernière ville de taille était restée quinze kilomètres derrière moi. Un peu plus loin, j'avais dépassé une espèce de carrière mais elle avait paru déserte. J'étais seul. Devant moi, le dénivelé n'était pas méchant ; la route montait en lacets et cela me convenait parfaitement. Il y avait même des portions de descente qui me permettaient de souffler, ce qui était très appréciable. Le panorama était spectaculaire ; je longuais de hautes crêtes sur fond de sommets enneigés. C'était vivifiant.

Je me sentais tellement bien que j'avais décidé d'écouter un peu de musique. Bientôt, les notes de *Come Home*, le nouveau titre d'Amy Macdonald (une de mes chanteuses préférées), retentissaient sur l'enceinte que

j'avais fixée à l'arrière de mon vélo. Je devais vraiment être de bonne humeur car j'ai commencé à chanter le refrain. Les paroles de la chanson avaient tout pour me donner le blues<sup>1</sup>. L'espace d'un instant, j'ai pensé à mes parents et à ma sœur en Écosse qui attendaient mon retour. Nous étions très proches et ils me manquaient évidemment, mais je prenais trop de plaisir pour être triste. *Vous allez devoir m'attendre encore un peu*, ai-je pensé. À ce moment-là évidemment, j'étais loin d'imaginer que quelqu'un d'autre m'attendait... et beaucoup plus près.

Je grimpais une côte relativement douce quand je l'ai entendu : un petit grincement aigu qui semblait provenir de derrière moi. Je n'y avais pas prêté immédiatement attention. Je pensais qu'il venait de ma roue arrière, ou de mes sacoches – où étaient rangées mes affaires et une bonne partie de mon équipement – qui étaient mal attachées. Je m'étais promis d'y mettre une goutte d'huile à ma prochaine pause. Mais quelques instants plus tard, quand j'ai arrêté de chanter, je me suis rendu compte qu'il ne s'agissait pas d'un bruit mécanique. Ce n'était pas possible, mes oreilles devaient me jouer des tours. Et pourtant non, c'étaient bien des miaulements. Et quand j'ai tourné la tête, je l'ai aperçu du coin de l'œil : un chaton gris et blanc maigrichon trottinait le long de la route en s'efforçant de suivre mon allure.

J'ai freiné net. Je n'en croyais pas mes yeux.

---

1. « *I'll be waiting for you to come home* », « J'attendrai que tu rentres à la maison ».

— Qu'est-ce que tu fais là, toi ? ai-je lancé au chaton.

Plus bas, la montagne était parsemée de refuges de bergers et de petites fermes, mais ici dans les hauteurs, je n'avais pas vu le moindre abri depuis des kilomètres. C'était à peine si on croisait une voiture. Je ne comprenais pas d'où ce chaton pouvait sortir, et surtout où il pouvait bien aller.

J'ai décidé de m'arrêter pour mener mon enquête. Mais le temps que je descende de ma selle, le chat avait filé sous le rail de sécurité pour aller se planquer derrière des rochers. J'ai enjambé la barrière métallique et je suis descendu voir. C'était un jeune chaton âgé de quelques semaines tout au plus, une petite crevette pleine d'énergie. Il avait un corps long et mince, une queue touffue, des oreilles pointues et des pattes filiformes. Sa fourrure n'était pas très fournie mais ébouriffée et mouchetée de roux. Il me fixait de ses grands yeux verts perçants, comme s'il se demandait qui j'étais. Je me suis approché, pensant qu'il allait prendre peur et s'enfuir, mais pas du tout. Il n'avait pas l'air le moins du monde effrayé par ma présence. Il se laissait caresser et s'avancait même en ronronnant, comme pour me remercier de l'attention que je lui portais. J'ai songé : *Ce chaton doit venir d'une maison.* Peut-être s'était-il échappé ? Ou bien, et c'était plus probable, on l'avait abandonné au bord de la route. À cette pensée, j'ai senti une colère monter en moi, en même temps que je sentais tomber mes résolutions.

*Pauvre petit bonhomme,* ai-je pensé.

Je suis retourné à mon vélo et j'ai ouvert une des sacoches. Je ne transportais pas beaucoup de nourri-

ture, mais j'avais tout de même du pesto pour assaisonner mon déjeuner. J'en ai pris une cuillerée et je l'ai déposée sur un coin de rocher. Le chaton s'est jeté sur la boule de pâte rouge comme s'il n'avait pas vu de nourriture depuis une semaine et l'a aussitôt engloutie.

J'avais commencé à publier sur Instagram des photos et des vidéos des moments forts de mon voyage, avant tout pour ma famille et mes amis. J'ai décidé de filmer cette drôle de rencontre pour la partager plus tard avec eux. Le chaton était très photogénique ; il courait çà et là entre les pierres, jouant à cache-cache avec mon téléphone. Mais derrière cette jovialité, la réalité était beaucoup moins rose. Livré à lui-même, le chaton risquait de mourir de froid ou de faim. Il pouvait à tout moment se faire écraser par un des poids lourds qui empruntaient cette route. Ou être la proie d'un des rapaces que j'avais aperçus dans le ciel. Vu sa taille, un aigle ou une buse pouvait facilement le choper au vol.

Les animaux avaient toujours été mon faible, et en particulier les errants ou les orphelins. Étant enfant, j'avais adopté (entre autres) des gerbilles, des poulets, des serpents, des poissons et même un phasme. Une année, alors que j'étais encore écolier, j'avais recueilli une jeune mouette blessée et je l'avais gardée presque deux mois pendant les vacances d'été. Avec le temps, l'oiseau s'était habitué à nous et mes parents avaient une photo de moi en train de marcher avec la mouette sur la tête. Elle avait fini par s'envoler, une fois guérie, la veille de la rentrée.

Les animaux étant ce qu'ils sont, mes efforts pour leur venir en aide n'avaient pas toujours été payants.

À l'époque où je travaillais dans une ferme, j'avais commis l'erreur de ramener à la maison deux petits cochons qui avaient perdu leur mère. Je les avais installés dans ma chambre, sous un phare, histoire de les tenir au chaud. Quel imbécile ! Ils étaient entrés dans ma penderie et avaient mis ma chambre sens dessus dessous. Sans parler de leurs cris : à les entendre couiner, on aurait juré que j'étais en train de les saigner. Ça avait été la pire nuit de ma vie.

Cela dit, j'avais toujours préféré les chiens aux chats. À mes yeux, les chats étaient des créatures plutôt agressives. Mais c'était loin d'être le cas de ce chaton : il était vulnérable et innocent ; il n'aurait pas fait de mal à une mouche. Mon cœur me disait de l'emporter, mais ma raison me rappelait à l'ordre. Mon voyage avait été suffisamment semé d'embûches. Je venais à peine de repartir du bon pied. Si je voulais arriver au Monténégro dans la soirée, je ne pouvais pas laisser ce chaton me ralentir.

Remontant sur la route, j'avais repris mon vélo et commencé à le pousser dans la côte, laissant le chaton courir à côté de moi. J'étais certain qu'il se lasserait et me fausserait compagnie dès qu'il trouverait quelque chose de plus amusant ou de plus intéressant. Mais au bout de cinq minutes, j'ai compris que ça ne faisait pas partie de ses plans. En fait, il n'avait nulle part où aller. Le paysage rocailleux bordé de broussailles était plutôt rude, et à en croire la météo, il serait bientôt recouvert de neige. J'étais sûr que le chaton n'y survivrait pas une journée, et encore... J'ai poussé un grand soupir : le cœur l'avait emporté sur la raison. Je n'avais pas le choix.

Je l'ai soulevé tout doucement. Il tenait facilement dans ma paume et ne pesait presque rien. Je pouvais sentir ses côtes à travers sa peau. J'avais une sacoche de guidon où je rangeais le drone qui me servait à faire des vidéos et des photos de mon voyage. J'en ai transféré le contenu dans une des sacoche à l'arrière, puis j'ai placé un tee-shirt au fond en guise de doublure et j'ai déposé le chaton à l'intérieur. Il a sorti sa petite tête et m'a lancé un regard alarmé, comme pour me dire qu'il n'était pas à l'aise. Mais je ne pouvais pas faire mieux. Je ne voyais pas d'autre endroit où le mettre.

J'ai commencé à pédaler en espérant qu'il se calmerait, mais visiblement le chaton avait déjà sa petite idée. À peine avais-je parcouru quelques centaines de mètres qu'il a sauté sur le guidon, escaladé mon bras jusqu'à mon épaule et s'est installé sur ma nuque. Avant que je puisse réagir, il avait pris ses aises. Je sentais sa tête blottie contre mon cou ; il respirait tout doucement. Ça n'avait rien de dangereux ni de dérangeant, à vrai dire c'était même une sensation agréable. À l'évidence, la position lui convenait également alors je l'ai laissé là. Quelques minutes plus tard, à mon grand étonnement, il s'était endormi. J'en ai profité pour faire le point et décider de ce que j'allais faire. Un dilemme cruel se posait à moi : d'un côté j'étais seul et je n'aurais pas refusé un peu de compagnie. Le chaton ne représentait pas vraiment une charge. Et une chose était sûre : il m'amusait beaucoup. D'un autre côté, il ne faisait pas partie de mon projet de départ. Et je m'en étais déjà trop souvent écarté. À nouveau, ma raison me rappelait à l'ordre. Je ne devais pas me laisser distraire.

Le milieu de la matinée arrivait et le soleil poursuivait son ascension dans le ciel gris-bleu. D'après les estimations de mon GPS, j'arriverais en vue de la frontière vers midi. J'avais donc deux heures pour prendre une décision ; une décision des plus importantes. Au fond de moi cependant, je sentais que je l'avais déjà prise. *Whit's fur ye will not go past ye.* Si quelque chose t'est destiné, tu n'y échapperas pas.